

# Une philosophe aux fourneaux

Olivera Bernardoni Stojanovic porte un nom riche et plein de saveurs. Comme ses soupes...

Quand on entre chez elle, de bonnes odeurs de cuisine flottent dans l'air, un parfum de soupe épicée. Passionnée par ce mets, dont elle a fait un art, Olivera Bernardoni Stojanovic passe des heures dans sa cuisine à mitonner de nouvelles recettes. De ses fourneaux est ainsi née une petite entreprise baptisée «La Suppa». Drôle de reconversion pour celle dont les livres de philosophie côtoient ceux de cuisine. Le grand écart a priori, mais qui lui permet de trouver un équilibre ici en Suisse, 4 ans après avoir quitté sa Serbie natale.

La philosophie, Olivera a commencé à l'étudier à Pristina (Kosovo), jusqu'au 25 mars 1999. Date à laquelle elle fuit les bombardements pour rejoindre sa ville natale, Aleksinac, au sud-est de la Serbie. Le 10 juin 1999, jour de son anniversaire et de la fin officielle de la guerre, elle retourne au Kosovo, à contresens de ses compatriotes, avec l'espoir d'y poursuivre ses études. Peine perdue, l'Université n'est plus ouverte aux Serbes. Elle finira donc son cursus dans deux autres facultés, tout en travaillant comme journaliste. Elle collabore alors avec la Fondation Hirondelle (basée à Lausanne), et suit pour différents médias l'évolution politique du Kosovo. «C'était difficile, mais j'avais beaucoup d'amis albanais et on s'entraidait beaucoup», se souvient-elle. C'est en couvrant les actions humanitaires qu'elle rencontre son futur époux en mission pour le CICR, un agronome lausannois.

Jusqu'en 2012, le couple vivra à Belgrade, avant de venir s'installer en Suisse. «Nous étions fatigués par le système politique corrompu et la perte de valeurs. Après la guerre, on a eu l'espoir que cela changerait. Mais l'élite mafieuse est toujours là», relève Olivera. «Et puis notre premier enfant venait d'avoir 5 ans, et se posait aussi la question de sa scolarité. Je me suis dit que, pour une fois, j'allais suivre mon mari. Première et dernière fois», promet-elle en riant.

## Une reconversion au goût d'enfance

Son deuxième fils naîtra à Lausanne. Femme au foyer, elle avoue avoir eu des difficultés à dépendre financièrement de son époux. Farouchement indépen-

dante, elle reprend des études à l'Institut suisse de relations publiques (Sprü). Mais se rend vite compte que son français ne lui permet pas d'être à la hauteur. Celle qui vise l'excellence se tourne alors vers ce qu'elle sait et adore faire: les soupes. A commencer par celle qu'elle mangeait petite chez sa grand-mère: le bortsch. «Ma grand-mère nous répétait toujours, à mon frère et à moi, que c'était la soupe préférée de Tito... pour nous inciter à manger. Aujourd'hui, je fais de même», rit Olivera. «On dit de Tito que c'était un dictateur, mais tout le monde l'aimait. Il y a encore beaucoup de nostalgie aujourd'hui... C'était l'âge d'or de la Serbie.»

Sa sensibilité politique et son goût pour la bonne nourriture lui viennent aussi de son père, communiste actif et chef de cuisine (dans les restaurants populaires de Serbie – les Kafanas –, mais aussi au Koweït, en Irak, et sur des bateaux de croisière). «Depuis toute petite, la cuisine a été une passion, puisque j'ai fait mes premiers pas autour des fourneaux dans les jupes de mon père...», écrit Olivera avec humour sur son site Internet. «Il était toujours dans l'exploration, dans les goûts nouveaux et j'imagine que je porte cela en moi», ajoute-t-elle.

C'est à l'automne 2015, que l'idée lui vient de proposer un service traiteur de soupes à des entreprises et à des privés. Lors du 1<sup>er</sup> août 2016, elle participe au pique-nique de la fête nationale à Montbenon. «C'est ce jour-là que je me suis décidée à me lancer sérieusement!»

Après avoir tenu un stand lors de Label Suisse et du Marathon de Lausanne, elle est présente depuis décembre au marché de Lausanne. «J'aime rencontrer les gens et parler des recettes avec les grands-mamans qui me font leurs critiques...»

Une fois dans sa cuisine, «son laboratoire», Olivera expérimente. «Je travaille la nuit, quand mes enfants dorment. Je joue avec les goûts, avec les épices, les couleurs...» Jusqu'à faire même une entorse à son végétarisme en préparant et en goûtant les soupes composées de viande.

## Deux cultures

Olivera se sent dans son élément. Elle a créé son poste de travail, et a su s'adapter, non sans un certain effort, aux mœurs suisses, comme



Thierry Porchet

Licenciée en philosophie, Olivera Bernardoni Stojanovic a fait de sa passion pour les soupes un métier.

la ponctualité et le sérieux. «En Serbie, on peut sans problème être en retard; et on rit de tout, tout le temps. Des blagues s'inventent chaque jour sur tous les sujets.» Elle a dû aussi faire face aux préjugés: «Depuis la guerre, les Serbes sont mal vus... Mais pour ma part, je ne discute pas avec ceux qui ne me donnent pas la chance de leur montrer qui je suis. La nationalité ne devrait jamais être une barrière entre les gens.»

Retourner vivre en Serbie un jour? «Je ne crois pas. Aujourd'hui, ma vie est ici. Et quand j'ai envie d'un peu de folie, de fête, d'irresponsabilité et de désorganisation, je prends un billet d'avion et en deux heures je suis à Belgrade», lance en riant Olivera qui a gardé la chaleur de son pays et l'hospitalité. Impossible de quitter son

«laboratoire» sans goûter à l'une de ses soupes: Courge butternut, pois chiches, échalotes, eau de rose, zeste de citron et d'orange, harissa... Un délice!

Aline Andrey ■

[www.lasuppa.net](http://www.lasuppa.net)



Le témoignage radiophonique de Olivera Bernardoni Stojanovic sera diffusé le mardi 31 janvier, entre 18h et 19h, sur [www.django.fm](http://www.django.fm), en direct et en public du centre socioculturel Pôle Sud à Lausanne (émission accessible ensuite sur le site internet).

## courrier

### Connaître l'histoire de notre syndicat

J'aimerais remercier L'Événement syndical pour l'article sur l'origine de Unia et surtout sur Christiane Brunner, paru le 21 décembre 2016. J'ai adoré lire cet article, et je pense qu'on devrait mettre au courant le personnel qui ne connaît peut-être pas très bien l'histoire de notre syndicat. Il y a bien sûr des livres, mais il faut du courage pour les lire. Un article dans le journal est peut-être plus accessible, en tout cas pour moi. Quand je suis devenue membre de la FTMH, je travaillais dans une entreprise de la métallurgie, Oerlikon Laser à Gland, qui a fermé ses portes par la suite. Le président de la commission du personnel m'avait demandé d'adhérer au syndicat. Je suis ensuite devenue membre de la commission. Peu après j'ai commencé à travailler pour la FTMH. Je ne m'étais pas rendue compte qu'il y avait toute une histoire derrière ce syndicat, devenu Unia. C'est pourquoi je pense qu'il serait bien de donner au personnel un petit document relatant notre histoire.

Carin Dreier, Massonnens ■

## communiqué

### Deux ans de politique monétaire irresponsable, ça suffit!

Cela fait exactement deux ans que la Banque nationale suisse (BNS) a brusquement supprimé le taux plancher du franc face à l'euro. Cette décision désastreuse a déjà coûté des dizaines de milliers d'emplois et aggravé le chômage en Suisse. Le syndicat Unia demande à la BNS de tout mettre en œuvre pour empêcher de nouveaux dommages. Pour y parvenir, le cours du franc doit être établi à au moins 1,15 euro.

La décision, prise par la direction de la BNS le 15 janvier 2015, d'abandonner subitement le taux plancher du franc par rapport à l'euro, continue de faire souffrir l'économie suisse. Des dizaines de milliers d'emplois ont été délocalisés, supprimés ou n'ont pas été créés. Les secteurs les plus touchés comprennent l'industrie d'exportation, à commencer par l'industrie des machines, des équipements électriques et des métaux, mais également le commerce de détail et le tourisme. Selon les estimations d'Unia, près de 30 000 emplois ont été délocalisés dans le seul secteur de l'industrie. Quant au secteur de l'hôtellerie-restauration et du tourisme, il comptait 4 000 postes de moins au 3<sup>e</sup> trimestre 2016 qu'à la même période de l'année précédente.

La politique destructrice d'emplois de la BNS se traduit également dans les chiffres du chômage. Le taux de chômage au sens de l'Organisation internationale du travail (OIT) atteint 4,8%, il était encore de 4,1% avant l'abandon du taux plancher du franc. La Suisse fait ainsi partie des rares pays au monde où le chômage progresse. Pour la première fois, il est sensiblement plus élevé qu'en Allemagne (4,1%), où l'emploi est en hausse (même) dans l'industrie des machines.

A l'origine, la Banque nationale avait expliqué que le cours du franc retrouverait rapidement un niveau adéquat, mais ce n'est pas le cas. Depuis octobre dernier, le franc s'est même renchéri pour osciller autour de 1,07 euro. Les interventions (ou l'intention d'agir) de la Banque nationale ne suffisent donc visiblement pas à garantir un taux de change adéquat. La politique des taux d'intérêts négatifs n'a guère d'effets, alors même qu'elle a déjà privé l'économie nationale de 1,2 milliard de francs au total.

Le syndicat Unia demande à la direction générale de la Banque nationale d'en finir avec sa politique hésitante et de combattre résolument l'appréciation du franc. La BNS doit se fixer pour but de ramener rapidement le franc à un taux plancher d'au moins 1,15 franc pour un euro. En outre, Unia exige que les taux d'intérêts négatifs ne soient pas perçus sur les assurances sociales et que la Banque nationale leur reverse les quelque 1,2 milliard de francs qu'elle a déjà encaissés dans ce contexte.

Unia, le 15 janvier 2017 ■

## 1+1=11

David Prêtre/Strates



1-2: la cire était prête pour l'allumage de la mèche.